**Aurélié Manzano, *Dans le bouillonnement de la
création. Le monde mis en scène par Curzio
Malaparte (1898-1957)***

Mariella Colin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/344>

DOI : 10.4000/transalpina.344

ISSN : 2534-5184

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 223-225

ISBN : 978-2-84133-900-6

ISSN : 1278-334X

Référence électronique

Mariella Colin, « Aurélié Manzano, *Dans le bouillonnement de la création. Le monde mis en scène par Curzio Malaparte (1898-1957)* », *Transalpina* [En ligne], 21 | 2018, mis en ligne le 19 décembre 2019, consulté le 23 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/344> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transalpina.344>

mondiale, et un écrivain engagé : il avait impliqué ses personnages dans une idéologie fondée sur l'égalité des races, des nationalités et des religions, et il avait manifesté son anticolonialisme dans ses intrigues, en opposant des indigènes opprimés à des colonisateurs européens. Toutes qualités qui, d'après Ann Lawson Lucas, achèvent de lui conférer une forte dimension culturelle et une réelle modernité.

Mariella COLIN

Aurélié Manzano, *Dans le bouillonnement de la création. Le monde mis en scène par Curzio Malaparte (1898-1957)*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2017, 420 p.

Malaparte connaît actuellement un regain d'intérêt en France, qu'attestent non seulement les rééditions et les nouvelles traductions de ses œuvres (parmi lesquelles se distingue *Viva Caporetto! La rivolta dei santi maledetti* par Stéphanie Laporte), mais aussi la critique académique. Après le succès de *Malaparte. Vies et légendes* de Maurizio Serra, prix Goncourt de la meilleure biographie en 2011, en 2017 a paru un numéro des *Cahiers d'études italiennes* dédié à *Curzio Malaparte, témoin et visionnaire*² en même temps que l'essai d'Aurélié Manzano. Même si ce retour en grâce au sein de l'italianisme français s'explique en partie par des circonstances particulières, comme le centenaire de la Grande Guerre ou la présence de l'auteur au programme de l'agrégation, il est heureux que la critique universitaire s'intéresse à nouveau aux contradictions, aux paradoxes et aux audaces d'un écrivain longtemps négligé.

Aurélié Manzano a délibérément conçu son ouvrage (tiré d'une thèse de doctorat soutenue en 2011) à l'intention du public de l'Hexagone, en citant en français les titres des œuvres de Malaparte et en donnant systématiquement des citations traduites, pour lui permettre de découvrir la personnalité énigmatique d'un auteur qu'elle a choisi de faire apparaître sur la couverture le visage recouvert d'un masque. Un auteur narcissique et égocentrique, qui aimait se donner en spectacle, déconcerter et déranger par la cruauté immorale de son écriture, mais aussi un créateur à l'origine d'une œuvre foisonnante et complexe. Dans cette étude d'envergure, Manzano se propose de démontrer la cohérence intrinsèque de cette œuvre, qu'elle n'explore pas selon un développement chronologique, mais à partir d'un réseau de thèmes, d'images et de motifs récurrents. Bien que les ouvrages de Malaparte soient constamment mis en contexte (historique et artistique), et

2. Aux Presses universitaires de Grenoble.

rapportés au dossier critique existant, l'exégèse privilégie la confrontation personnelle avec les textes, que la jeune critique prend en considération dans leur totalité.

Le plan de l'essai a conservé la clarté schématique d'un plan de thèse, en partageant la matière en trois parties composées chacune de trois chapitres. Dans la première partie (« Des visages tournés vers le monde »), Manzano explore l'adhésion au monde de Malaparte, journaliste politique et voyageur infatigable et curieux, tiraillé entre le régionalisme de ses racines toscanes et l'ouverture cosmopolite à l'Europe; selon elle, l'omniprésent personnage-narrateur de cette écriture où l'on n'a vu souvent qu'un Narcisse, un égotique ne proposant que des projections de lui-même, est avant tout un médiateur préoccupé de permettre au lecteur d'appréhender le réel, un « écrivain-miroir » qui, tout en se mettant en scène, se reconnaît dans l'univers entier et prétend en incarner la variété. « Les traces des conflits » – la seconde partie – traite de l'expérience malapartienne des deux conflits mondiaux qui ont formé sa personnalité; la guerre, dont les images et les métaphores évoluent d'un affrontement à l'autre, constitue l'une des clefs de sa lecture du monde. Le jeune Malaparte participe comme volontaire à la Grande Guerre. En 1940 en revanche, c'est un officier correspondant de guerre qui parcourt les zones de combat la plume à la main. Dans son pamphlet sur la retraite de Caporetto, il défend les soldats en déroute sans produire pour autant un texte pacifiste, car la révolte des fantassins est pour lui un fait social qu'il justifie, sans qu'il ne contredise à ses yeux la capacité de régénération dont la guerre est porteuse; en revanche, la Seconde Guerre mondiale est vue dans une atmosphère morbide de décadence générale en Europe. Si dans ses premiers textes l'écrivain adopte une attitude clairement populiste de défense des faibles, dans les œuvres postérieures il met en avant son tempérament mondain, à l'aise dans les milieux aristocratiques de la diplomatie internationale (*Kaputt*), qui éprouve pour l'abjecte foule napolitaine une inavouable répulsion (*La peau*). Des deux conflits, c'est le second qui donne lieu aux pires atrocités, que l'auteur décrit sans les condamner clairement pendant qu'il étale les plaies de la chair souffrante. Il en exhibe la laideur et la cruauté avec des représentations du corps humain qu'Aurélié Manzano rattache à des références picturales diverses, en indiquant dans la peinture expressionniste allemande leur source principale. Malaparte ouvre les corps dans un souci de connaissance, mais laisse sa curiosité se muer en cruauté par des tableaux macabres et indécents dont il est le premier à souffrir. C'est l'inhumanité de la Seconde Guerre mondiale qui enferme Malaparte dans un désespoir sans issue, car pour Manzano, ce n'est pas le goût de la provocation qui le pousse à

mettre en scène des horreurs, mais le désir de savoir et de comprendre. La cruauté insoutenable de son écriture lui permet même d'atteindre le sommet de son art avec *Kaputt* et *La peau*.

La troisième partie, « Réinvention de soi et recreation du monde », s'ouvre par la question des origines personnelles : en se donnant un patronyme italien de son invention qui dit son auto-engendrement, Malaparte s'est affranchi de ses origines germaniques en reniant le nom du père (Suckert), tout comme il a renié ses « pères littéraires » (les intellectuels florentins, D'Annunzio et Proust). De même, il refait l'histoire, qui est pourtant la toile de fond de ses écrits, en remaniant les événements de manière très personnelle ; dans *Kaputt*, par exemple, il ne respecte pas la chronologie de la Seconde Guerre mondiale, dans *La peau*, il déforme la vérité des faits selon une esthétique apocalyptique. Mais dans les dernières années de sa vie, sa curiosité s'amenuise ; Manzano constate dans ses dernières œuvres un effacement progressif de la réalité extérieure, malmenée et pliée à ses fins, où l'Europe n'est plus que décadence, tandis que son espace intérieur se construit de manière de plus en plus autonome.

Malaparte, pour qui l'écriture doit faire œuvre de déconstruction, découpe le réel en une infinité de fragments avant de s'employer à le reconstituer selon sa propre vision ; sa « mise en scène du monde » ne lui offre pas de certitudes, mais l'entraîne, en même temps que le lecteur, dans un questionnement douloureux. En étant aussi séduisante qu'irritante, en suscitant des émotions fortes et contrastées, en interrogeant l'homme, la souffrance et la mort, « la lecture de Malaparte », conclut Aurélie Manzano, « est une expérience intense et dérangement dont on ne sort jamais tout à fait indemne » (p. 368).

Mariella COLIN

Fulvio Conti, *Italia immaginata. Sentimenti, memorie e politica fra Otto e Novecento*, Pise, Pacini (Le ragioni di Clio), 2017, 235 p.

Dans ce volume qui réunit cinq articles parus au cours de ces dernières années et deux études inédites, Fulvio Conti, sur des sujets relativement variés, fait le point sur les récentes tendances historiographiques qui ont renouvelé l'historiographie politique de l'Italie des XIX^e et XX^e siècles. Depuis quelques décennies, cette dernière s'est en effet ouverte à l'interdisciplinarité et notamment à l'anthropologie, la psychologie, la sémiotique, l'histoire de l'art et la littérature, afin d'étudier les rapports entre histoire et mémoire, entre mémoire individuelle et mémoire collective, et surtout les modalités selon lesquelles les mythes et les symboles ont forgé l'identité nationale italienne.